HAL
open science

Les lettres des illettrés flamands: Étude de la production littéraire résiduelle en langue régionale flamande

Christian-Pierre Ghillebaert

To cite this version:

Christian-Pierre Ghillebaert. Les lettres des illettrés flamands: Étude de la production littéraire résiduelle en langue régionale flamande. Bien dire et bien aprandre - Revue de médiévistique, 2012, PRÉSENCE DES LITTÉRATURES CONTEMPORAINES EN LANGUES RÉGIONALES DE FRANCE, 28, pp.147-164. hal-01911624

HAL Id: hal-01911624

https://hal.science/hal-01911624v1

Submitted on 2 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Lettres des illettrés flamands
Étude de la production littéraire résiduelle en langue régionale flamande

Christian-Pierre GHILLEBAERT
(CERAPS-Lille 2)

Si déjà les occasions se font rares de traiter scientifiquement de la langue régionale flamande, mise en sourdine avec le vacarme médiatique suivant *Bienvenue chez les ch'tis* et avec les bruyantes rumeurs d'une éventuelle scission de la Belgique sous l'effet d'un nationalisme flamand fondé sur la défense de la langue néerlandaise, plus rares encore sont les occasions d'étudier la littérature contemporaine en flamand de France. A vrai dire, il n'y a jamais eu, à notre connaissance, de travaux sur ce qu'écrivent ou déclament les Flamands de France dans le flamand tel qu'il est parlé et/ou compris dans l'arrondissement de Dunkerque.

Certes, il y eut bien l'œuvre inaugurale de Louis De Baecker, intitulée *Les Flamands de France. Études sur leur langue, leur littérature et leurs monuments* et parue en 1850, c'est-à-dire peu avant la fondation du Comité Flamand de France (CFF), une société savante dédiée, selon ses propres statuts (1853), à l'étude de la langue et littérature des Flamands de France, entre autres domaines d'érudition, mais l'auteur, bientôt sensible au pangermanisme et donc en délicatesse avec les très loyalistes membres du CFF, s'était intéressé aux plus anciens textes de personnes originaires de la partie désormais française de la Flandre.

Certes, il y eut aussi les commentaires du Flamand belge Vital Celen, dans *Zoo schrijven de Fransch-Vlamingen* (1944), sur les textes parus durant l'Entre-deux-guerres par des auteurs ayant appartenu au mouvement de l'abbé Gantois, un entrepreneur nationalitaire au double langage régionaliste et pannéerlandiste, auteurs dont la langue d'écriture n'était plus tout à fait du flamand-occidental, sans pour autant être déjà du néerlandais standard, sous l'effet de leur lectures et fréquentations en langue néerlandaise (*mimesis* littéraire et mimétisme linguistique)[1].

Certes, il y a bien encore aujourd'hui les remarques linguistiques de l'abbé Cyriel Moyaert, un de ces prêtres représentatifs du nationalisme flamand catholique, dans chacune des livraisons des *Annales des Pays-Bas français*, mais il les réserve surtout aux documents les moins contemporains avec un objectif seulement, celui de distinguer ce qui, dans ces documents, relève du flamand-occidental ou des formes strictement françaises de cette langue transfrontalière, de ce qui relève du fonds commun de la langue néerlandaise, dans ses normes standard actuelles comme dans celles répertoriées dans les dictionnaires de moyen-néerlandais.

Ce n'est donc pas le moindre mérite des Journées d'étude « Présence des littératures contemporaines en langues régionales de France »[2] que d'avoir permis l'invention d'un objet scientifique. Nous nous proposons, en guise d'étude fondatrice, de définir cet objet en passant en revue les supports littéraires, les produits littéraires et les acteurs impliqués dans la production littéraire.

Une littérature écrite marginale

Toute étude de la littérature contemporaine en langue régionale flamande se heurte à deux premiers obstacles majeurs, à savoir la faiblesse numérique et la médiocrité formelle des supports littéraires flamands. Il existe, en effet, d'une part, une littérature écrite difficilement accessible située à la marge de productions écrites en flamand déjà peu nombreuses et, d'autre

[1] Nous renvoyons à notre thèse de science politique dirigé par M. Hastings *L'abbé Jean-Marie Gantois (1904-1968), un prêtre égaré en politique*, Lille, Université de Lille 2, 2007.

[2] Ces journées d'étude, coorganisées par Jacques Landrecies (ALITHLA) et Jean-Baptiste Martin (Institut Pierre Cardette), ont eu lieu à l'Université de Lille 3 les 28 et 29 septembre 2010.

part, une littérature orale largement dépendante de manifestations culturelles assez encadrées. Sauf erreur de notre part, les publications littéraires flamandes se réduisent à la brève liste suivante[3] : un livre illustré pour enfants, intitulé *Poesjes gedoken zin…* (1985)[4] ; un recueil d'histoires courtes de Jean-Claude Beun (*'N knyzer* [1988][5]) ; un recueil d'histoires drôles de Jan Sepieter (*Vlaemsche Hoekjes* [1994])[6] ; deux recueils de poèmes bilingues de Jean-Noël Ternynck (*Van gister toet vandage* [1997][7] et *Van de Leie toet de Zee* [1998][8]). Soit cinq ouvrages seulement, moins de 240 pages en tout, dont chacune se lit indépendamment des autres, à l'exception de la vingtaine de pages du conte. Encore conviendrait-il de questionner l'« originalité » de ces publications. Le premier ouvrage cité n'est pas proprement une création locale en flamand, mais la traduction d'un conte en français paru sous le titre *Une mignonne petite chatte* [1984], qui se trouve également disponible dans trois autres langues régionales (auvergnat, gascon, languedocien) et deux langues nationales (anglais, allemand)[9]. Quant aux trois derniers, ils regroupent des textes déjà parus dans la presse locale (*Journal des Flandres*, *L'Indicateur*, *La Bailleuloise*).

De plus, les desseins littéraires de chacune de ces publications semblent avoir été accompagnés, sinon guidés, par des ambitions pédagogiques. Les deux premiers titres cités sont le fruit du travail de traduction et/ou d'édition d'une association de promotion du flamand dans tous les domaines de la vie culturelle et économique, en particulier dans le domaine de l'enseignement. Pour chacun des cinq ouvrages, une traduction ou adaptation en français du texte originel flamand est proposée pour la presque totalité des textes[10]. Ce caractère bilingue français-flamand répond soit au besoin supposé d'aide à la lecture pour les primolocuteurs peu capables de lire dans leur propre langue, faute d'un enseignement préalable, soit à un besoin effectif de supports pour l'apprentissage de la langue par des néolocuteurs. L'une et l'autre hypothèse, qui ne s'excluent pas tout à fait mutuellement, témoignent de la volonté des auteurs et/ou des éditeurs d'œuvrer autant pour l'éducation (enseignement de la langue) que pour la culture (naissance d'une littérature).

Les deux premiers ouvrages, *Poesjes gedokin zin…* et *'N knyzer*, ont été publiés dans la deuxième moitié des années 1980, c'est-à-dire après la circulaire Savary (1982) et l'introduction consécutive du flamand dans plusieurs collèges et écoles, par l'association Tegaere Toegaen qui, en 1985, avait édité le premier dictionnaire flamand-français[11]. Le troisième, *Vlaemsche hoeksjes*, est la transcription d'histoires racontées par Jean Sepieter, père de l'auteur du premier

---

[3] Nous n'avons pas retenu ici les éventuelles publications en flamand-occidental de Flamands belge pour deux raisons principales. La première est d'ordre linguistique, car la langue régionale flamande de France *stricto sensu* est souvent distinguée du flamand-occidental *lato sensu*, divisé en plusieurs sous-systèmes, ce qui explique, par exemple, que la maison d'édition Lannoo fît paraître dans sa collection « Taal in stad en land », consacrée à la présentation de tous les « dialectes néerlandais », deux livres différents pour le *Frans-Vlaams* (rédigé par Hugo Ryckeboer, 2004) et le *West-Vlaams* (écrit par Magda Devos et Reinhild Vandekerckhove, 2005). Deuxièmement, les quelques rares publications en flamand-occidental du Westhoek ne semblent guère circuler, en France, au-delà du cercle restreint des érudits collectionneurs.

[4] D. Francès, *Poesjes gedoken zin*, Beignon, Edition Les Affolettes, 1985 [trad. ; éd.orig. : 1984], 19 p.

[5] J.-C. Beun, *'N knyzer*, Hazebrouck, Ed. Tegaere Toegaen, 1988, 56 p. L'ouvrage, pour un tiers bilingue français-flamand, avait été publié avec le concours de la region Nord-Pas-de-Calais.

[6] J. Sepieter, *Vlaemsche Hoekjes*, Poperinghe / Godewaersvelde, Werkgroep de Nederlanden / Het Blauwerhof, 1994, 53 p.

[7] J.-N. Ternynck, *Van gister toet vandage*, Poperinghe / Godewaersvelde, Werkgroep de Nederlanden / Het Blauwerhof, 1997, 54 p.; J.-N. Ternynck, *Van de Leie toet de Zee*, Volckerinckhove, Yser Houck, 1998, 59 p.

[8] J.-N. Ternynck, *Van de Leie toet de Zee*, Volckerinckhove, Yser Houck, 1998, 59 p.

[9] Le texte originel en français, publié par les Editions Didakhé, avait valu à son auteur le Prix de la Littérature enfantine 1984 de la Société des Poètes et Artistes de France.

[10] La version originelle française de *Poesjes gedoken zin…* a été imprimée sur une feuille de format A4 pliée en deux (soit 4 pages dactylographiée en petits caractères).

[11] A. Fagoo, J. Sansen, Ph. Simon, *Dictionnaire flamand/français – français/flamand*, Dunkerque/ Bourbourg, Westhoek Editions / Tegaere Toegaen, 1985.

manuel d'apprentissage de la langue régionale flamande *Vlaemsch leeren* [1978][12]. Les deux derniers sont l'œuvre d'un enseignant d'anglais engagé dans la défense de la culture flamande que deux associations culturelles flamandes, l'une belge et l'autre française, ont sollicité pour compléter leur série de publications sur la Flandre française. Par conséquent, la légitimation militante des productions linguistiques flamandes a en quelque sorte fondé la légitimité sociale de la production littéraire en flamand : ce n'est pas l'existence de textes qui a attesté l'existence de la langue, mais c'est la moindre contestation de la langue qui a fait naître les textes.

Hormis ces quelques livres, il y a bien d'autres textes éparpillés sur différents supports, or ces derniers ne sont pas spécifiquement destinés à diffuser la littérature, mais plutôt les témoignages de la culture flamande. Ces supports par défaut sont le plus souvent des revues associatives, telles que *De Koekestuute* (dans les années 1980), *Platchiou* (dans les années 1980), *La Revue de l'Houtland* (dans les années 1980), *Yser Houck* (depuis les années 1990), *Le Bulletin du Comité Flamand de France* (depuis les années 1990), *'T Gazetje van d'ANVT* (depuis le milieu des années 2000), ou des titres de la presse locale *(Le Journal des Flandres*, *L'Indicateur des Flandres*). Quelques sites Internet ont commencé à mettre en ligne des inédits[13], le plus souvent des retranscriptions de fragments de littérature orale. La littérature flamande consiste, en effet, plutôt en une littérature orale, si l'on entend par-là l'ensemble des objets littéraires inédits dont la publication diffère longuement, voire définitivement, de la publication. Toute production narrative orale stylisée, c'est-à-dire suivant des logiques autres que la simple efficacité assertive, et, à plus forte raison, les (re)transcriptions écrites (e.g. brouillons, notes d'interventions, tapuscrits en attente de publication) peuvent être incluses dans la littérature. Cette approche, qui ne doit pas être perçue comme tautologique, est en fait particulièrement appropriée dans le cas des cultures sans écriture[14], comme celle des Flamands de France qui, s'ils ne sont pas alphabètes grâce à la scolarité obligatoire, sont en majorité totalement illettrés s'agissant de la lecture dans la langue flamande qui ne leur a jamais été enseignée à l'école.

Une production littéraire encadrée

Les productions écrites en flamand procèdent actuellement de deux logiques différentes, à savoir la reproduction et la création. La reproduction consiste en la reprise et la variation des supports de diffusion d'énoncés déjà connus par ailleurs et déjà diffusés auparavant. Elle se présente sous la forme de la mention, de la citation, de la compilation ou de la version. De ces quatre formes, la mention est la stratégie la plus minimaliste et la moins exigeante en termes de compétences linguistiques et de contraintes éditoriales, car elle est l'insertion, dans un texte en français, d'un mot ou d'une expression en flamand destinée à authentifier un récit circonscrit géographiquement à la zone flamandophone ou à certifier l'érudition supposée de l'auteur et de son lectorat. La mobilisation de références communément partagées par les personnes originaires de cette zone légitime alors la place de l'auteur au sein du champ littéraire régional[15] ; la mobilisation de références communément ignorées des personnes étrangères de cette zone légitime la place du texte dans le genre « romans régionaux »[16]. La citation, au sein d'un ouvrage ou article, est une stratégie comparable, à ceci près qu'elle porte sur une ou plusieurs propositions, voire sur une ou plusieurs phrases. Sur d'autres supports, tels que les sous-bocks, sets de table, cadres de décoration, panneaux d'affichage, tracts, la citation authentifie plutôt, par

[12] J.-P. Sepieter, *Vlaemsch leeren*, Dunkerque, Westhoek Editions, 1980 [éd. orig.: 1978], 152 p.
[13] Cf. notamment http://grammaire.flamande.free.fr et http://nuusvlaemsch.blogspot.com.
[14] Cf. J.-B. Martin & N. Decourt, *Littérature orale, paroles vivantes et mouvantes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002.
[15] Cf. par exemple l'emploi de *coster* pour instituteur dans le récit autobiographique de Robert Victoor, *Le temps des anges*, Dunkerque, Imprimerie Landais, 1979, pp. 44-45
[16] Cf. par exemple l'emploi de *becques* pour cours d'eau dans Annie Degroote, *Les Filles du Houtland*, Paris, Presses de la Cité, coll. « Terres de France », 2000, p. 95

l'illustration, le caractère flamand du cadre dans lequel ces supports sont disposés à la vue du public.

Alors que la mention et la citation sont des adjuvants dans des entreprises littéraires ou économiques, la compilation et la version sont de vrais composantes de la mécanique culturelle militante. La compilation implique la reproduction d'un texte antérieur dont la forme et le fond ont été, partiellement ou totalement, modifiés selon des conventions orthographiques, des règles syntaxiques et des ressources lexicales différentes de celles en usage lors de la publication du texte originel. Les textes compilés, sinon pillés[17], sont le plus souvent des histoires drôles, dont l'éventuelle connaissance antérieure assure aux initiateurs de la compilation une plus grande reconnaissance pour le cadre plus général d'actions dans lequel s'inscrit l'initiative de la compilation. Quant à la version, attestée de longue date avec sa prédominance parmi les activités des chambres de rhétorique, elle supplée désormais moins un défaut de création qu'elle ne complète une action de revendication. La traduction de textes existants vers le flamand n'est plus guère utilisée pour augmenter le volume total des textes littéraires disponibles en flamand, cependant qu'elle est devenue, dans les années 2000, un levier majeur de production écrite en flamand. La création en 2004 de l'Institut de la Langue Régionale Flamande, fédération d'associations de promotion de culture et langue flamandes, a eu pour conséquence la systématisation de la traduction des principaux documents[18], originellement écrits en français, relatifs aux activités de cette fédération et aux manifestations organisées sous son égide ou avec sa collaboration. Par effet d'entraînement, certaines associations et même des municipalités ont demandé la traduction en flamand de tout ou partie des documents à l'attention des touristes[19].

Les textes originaux qui relèvent à proprement parler de la création contemporaine sont publiés, ou le seront prochainement, sur des supports, également variés, dont la finalité dépend d'un souci de didactisation, d'un impératif de transcription ou d'une volonté d'édition. L'invention récurrente[20] de matériel pédagogique sous la forme de manuels ou assimilés, récurrente a impliqué la production de textes courts qui, par leur vocabulaire et leur syntaxe, pouvaient illustrer ou donner lieu à une leçon. Jean-Paul Sepieter, auteur du premier manuel, proposait une présentation des questions sociales et économiques de Flandre française dans un style hésitant entre le journalisme engagé et le réalisme naïf avec ses séries de phrases et paragraphes en flamand, format même des leçons, séparées les unes des autres par des interludes culturels compilant des textes d'autres auteurs). Jean-Louis Marteel, dont le manuel fait encore autorité dans la plupart des cours associatifs et privés, basait ses leçons sur l'étude du récit dialogué de personnages dont le lecteur suivait les évolutions. D'autres enseignants composent eux-mêmes des textes selon le même principe, sans toutefois que ses textes n'aient encore fait l'objet d'une publication effective[21] ou d'une publication spécifique[22]. Curieusement, les textes

---

[17] L'origine ultime du texte compilé, lorsqu'elle est identifiable, est rarement précisée, soit par malhonnêteté intellectuelle, soit par ignorance méthodologique, soit par convention politique (dans le cas de textes parus dans des revues sous la responsabilité de nationalistes flamands, cf. certains textes de *De Koekestuute* initialement publiés dans *De Torrewachter*, revue sous la coupe de l'abbé Gantois).

[18] Le bulletin de liaison de l'Institut de la Langue Régionale Flamande (*'T gazetje van d'ANVT*) et les invitations aux manifestations (Assemblées générales, soirée de rhétorique, Festival annuel de langue et musique flamandes) sont entièrement bilingues ; les pages du site le sont partiellement.

[19] Ainsi 14 communes du Pays Cœur de Flandre ont-elles fait procéder à la traduction des dépliants touristiques en flamand dans le cadre de leur label Villages Patrimoine (Cf. http://www.payscoeurdeflandre.net/nos-actions/patrimoine/).

[20] A savoir à l'extrême fin des années 1990, au début des années 1990, au milieu des années 2000.

[21] On ne trouve guère les compositions de Frédéric Devos, professeur des écoles chargé de l'enseignement du flamand dans plusieurs écoles, sur le site de ressources qu'il anime (http://grammaire.flamande.free.fr). De la même façon, nos propres compositions destinées au cours privé donné à Steenvoorde en 2007 sont conservées sur ordinateur sans projet précis de publication.

[22] Rémi Loock, animateur d'un cours associatif, produit des textes à la fois pour les soumettre à ses élèves et pour les diffuser dans la presse, à la demande de l'Association Yser Houck notamment. Ainsi paraissent irrégulièrement

des rares ouvrages cités plus haut comme seuls objets littéraires flamands sont très rarement utilisés comme supports pour l'entraînement à la compréhension écrite au sein de l'enseignement actuel de la langue, que ce soit à l'école primaire (dans le cadre de la loi sur l'expérimentation) ou dans les cours associatifs et privés. La faible accessibilité desdits ouvrages, l'absence de formation des enseignants bénévoles à l'exploitation de documents authentiques et l'indignité littéraire subjective des enseignants auteurs potentiels[23] expliquent à la fois cette sous-utilisation des textes déjà publiés et ce défaut d'ambition éditoriale.

D'autres documents authentiques, à mi-chemin entre oral et écrit, sont aussi peu utilisés, à savoir les retranscriptions écrites de productions orales. Ni *Les Chants populaires de Flandre française*, colligés par l'érudit Edmond de Coussemaker, ni les chants populaires du Westhoek français étudiés par André-Marie Despringres ne font l'objet de leçon dans les cours, scolaires ou parascolaires, et, à plus forte raison, ne se trouvent pas parmi les lectures courantes des flamandophones. Le premier ouvrage, publié en 1856, peut être sujet à caution à cause des incertitudes sur l'origine et la langue même des chants retranscrits, tandis que le disque[24] et la thèse de l'ethnomusicologue sont connus des seuls spécialistes[25]. Il s'agit pourtant, par définition, de documents artistiques dont la littéralité des transcriptions rend plus évidente la littérarité des énoncés, si « populaires » qu'ils puissent éventuellement être. Le caractère esthéticisant des paroles, différent du caractère efficace de la prise ordinaire de parole, transparaît avec la même évidence dans les livrets accompagnant les disques des premiers groupes folk émergeanr lors du revival des années 1970 (e.g. Joël et Klerktje, Haeghedoorn), comme dans les CD des collectifs et artistes plus récents (e.g. Het Reuzekoor ou Edmonde Vanhille), lesquels livrets ne sont guère consultés comme support de lecture par les auditeurs des disques qu'ils complètent ainsi surtout par conformité au modèle dominant du produit musical contemporain. Quant aux transcriptions des saynètes jouées et textes déclamés dans certaines circonstances (cf. infra), elles sont en fait avant tout des aide-mémoire, conservées ou détruites après représentation ou déclamation, des feuillets griffonnés sans souci de respecter l'intégralité du « texte » joué et, moins encore, de passer à la postérité par une hypothétique publication.

En l'état actuel des choses, la littérature en langue régionale flamande s'avère être essentiellement une littérature de brouillons. Car, s'il existe bien, outre les cinq ouvrages cités plus haut, quelques textes littéraires éparpillés dans la presse locale (cf. supra) et dans les organes d'associations actives (e.g. Yser Houck, le Comité Flamand de France) ou disparues (e.g. Tegaere Toegaen), il en existe un nombre encore plus indéterminé en souffrance, qu'il s'agisse des aide-mémoire évoqués à l'instant, des 4 romans imprimés de Rémi Loock ou de quelques autres textes de commande. Ces textes, souvent retravaillés plusieurs fois, n'ont pas été passés au crible d'une relecture critique par un éditeur, tant en ce qui concerne leur forme (conventions graphiques, voire problèmes syntaxiques ou lexicaux) qu'en ce qui concerne leur fond (qualités littéraires). Paradoxalement, le renouveau de l'action culturelle et militante des années 2000 favorise la production littéraire, grâce à la multiplication des sollicitations auprès des locuteurs, tout en freinant la production éditoriale, à cause de l'augmentation des contraintes graphiques et linguistiques imposées aux créateurs par crainte de disqualification d'une langue qui manquerait de cohérence (*language inconsistency*). Les promoteurs de la langue sont

---

depuis plusieurs années des textes d'un quart de page, accompagnés de leur traduction française, dans *Le Journal des Flandres*.

[23] Les instituteurs de la Troisième République n'avaient pas la même pudeur, Cf. J.-F. Chanet, *L'Ecole républicaine et les petites patries*, Paris, Flammarion, 1996 ; J. Ozouf, *Nous, les maîtres d'écoles*, Paris, René Julliard, 1967 ; F. Muel-Dreyfus, *Le métier d'éducateur*, Paris, Minuit, 1983 ; F. Reboul-Scherrer, *La vie quotidienne de Premiers instituteurs 1833-1882*, Paris, Hachette, 1989. ; A.-M. Thiesse, *Ecrire la France* Paris, P.U.F., 1991

[24] A.-M. Despringres, *Vie musicale populaire en Flandre française*, di, 33t, 30 cm, notice bilingue, français-néerlandais, Alpha 5030, SELAF.

[25] A.-M. Despringres, *Fête en Flandre : rites et chants populaires du Westhoek français*, Paris, Maisonneuve, 1993.

devenus, par prudence ou par exigence de qualité, les censeurs, volontaires ou inconscients, de la littérature qu'ils contribuent à faire naître.

La production littéraire est, en effet, directement liée à la promotion linguistique et culturelle. Quasi-nulle avant l'apparition de mouvements revivalistes des années 1970[26], rare après l'essoufflement de ces mêmes mouvements dans les années 1990 (cf. supra), la production littéraire a connu un renouveau dans les années 2000 avec un encadrement associatif ou méta-associatif décisif. Depuis une demi-douzaine d'années, la création littéraire dépend, pour bonne part, de manifestations culturelles récurrentes organisées par l'Institut de la Langue Régionale Flamande (ou par l'une de ses associations membres) telles que le Festival de Langue et Musique Flamandes, les soirées de rhétorique, les Repas flamands, les cours et causeries. A l'occasion du *triduum* festif, l'Institut de la Langue Régionale sollicite les primolocuteurs et les néolocuteurs pour la présentation de leurs textes (poèmes, contes, saynètes, histoires drôles, récits) lors de l'après-midi du samedi. Le lendemain après-midi, ce sont des groupes locaux qui viennent se produire sur scène avec des chansons anciennes et nouvelles en flamand. Depuis 2005, durant les soirées de rhétorique, généralement en mai, les participants présentent à leurs voisins de tablée les textes qu'ils ont composés avec les 10 mots proposés par la Délégation Générale de la Langue Française et des Langues de France pour la semaine de la langue française (en mars)[27]. C'est également au cours d'un repas, fin juin cette fois, que, depuis 2000, des convives lisent leurs compositions ou racontent des histoires en flamand pour clore l'année « scolaire ». Nombre d'entre eux sont, en effet, des habitués des quelque 26 cours associatifs et 6 causeries durant lesquels ils s'essayent parfois à l'écriture. A ces différentes manifestations, on retrouve également plusieurs participants réguliers des rencontres mensuelles de discussion en flamand Vlaemsch Klappen in Rubrouck, dont les productions collectives sont toujours très attendues et appréciées des visiteurs du Festival.

L'activité littéraire est donc, aujourd'hui encore plus qu'hier, subordonnée au dynamisme des entreprises culturelles souscrivant à une logique explicitement ou implicitement revendicative (reconnaissance du flamand, dans l'enseignement notamment) et soumise à une supervision directe ou indirecte par un groupe restreint de personnes reconnues ou autoproclamées compétentes en matière de correction linguistique. La production littéraire est surtout « événementielle » et périodicisée, car l'événementialité et la périodicité attendues des productions publiques en langue flamande sont supposées pouvoir entraîner une régularisation des travaux et une régularité des auteurs comme des lecteurs/auditeurs. D'aucuns douteront, toutefois, que la circonscription temporelle (durant la manifestation) et géographique (sur scène) des productions linguistiques publiques ainsi légitimées puisse jamais induire une légitimité de toutes les productions linguistiques publiques en flamand : à côté du flamand des petits riens de la sphère privée pour une frange de la population vieillissante, ce flamand des grandes occasions risque de se révéler un artefact sociolinguistique s'il n'est pas un flamand de chaque instant.

La production littéraire contemporaine se caractérise désormais par son aspect collectif, festif, performatif, pseudo-transgressif et non-sélectif. Premièrement, les auteurs sont généralement sollicités par des collectifs (associations), pour des collectifs (public des manifestations), voire pour des collectivités (requêtes spécifiques). Certains auteurs *sont* des collectifs (couple mari-femme, paire mère-fille, binôme élève-enseignant). La plupart soumettent leur texte à une personne jugée compétente en matière de graphie, laquelle soumet le texte pour avis aux autres membres d'un réseau informel (relations intersubjectives libres) ou du groupe formel de référence (commission académique de l'Institut). Deuxièmement, suivant une

[26] Plusieurs poèmes sont certes parus entre 1952 et 1955 dans *Notre Flandre*, revue supervisée par l'abbé Gantois , mais leur auteur, le missionnaire Joris Declerck, était de nationalité belge. Ces poèmes ont été publiés, avec d'autres, en Belgique dans un recueil sans traduction française mais avec éclairage en néerlandais sous le titre *Westhoekse poëzie* (Roesbrugge, Schoonaert, 1979).

[27] Cf. http://www.dismoidixmots.culture.fr/

politique de correspondances des sens, les textes sont presque systématiquement lus, déclamés ou joués *avant* et/ou *pendant* l'accès à d'autres plaisirs, ceux de la table (repas, collation, verre de l'amitié) et des oreilles (intermèdes musicaux, mise en musique). Troisièmement, les textes sont, à quelques exceptions près, rédigés à des fins de représentations : la qualité d'auteur implique la fonction de *performer*. Quatrièmement, le rite d'inversion[28] nouvellement institué qui consiste à substituer circonstanciellement le flamand au français pour des prises de parole publiques et artistiques n'est pas tout à fait transgressif dans la mesure où il est normalisé et « balisé » avec la monstration ostensive des attributs de très haute légitimité que sont les logos des partenaires officiels tels que le Ministère de la Culture, la Direction Régionale des Affaires Culturelles, la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France, des municipalités, des communautés de communes, etc. Ainsi ne s'est-il trouvé qu'un seul auteur pour participer au concours de nouvelles Zénon 3000[29], initiative privée ouverte aux auteurs confirmés et débutants de plusieurs langues nationales ou régionales, quand un minimum de dix personnes se plient volontiers aux surprenantes contraintes lexicales du programme annuel de la Semaine de la Langue Française. Enfin, la tendance actuelle est diamétralement opposée à la logique de la sociabilité cénaculaire des chambres de rhétorique ou de la sociabilité érudite des sociétés savantes, car l'appartenance aux classes sociales supérieures n'est pas un critère distinctif chez les auteurs.

Des produits littéraires adaptés

Si le genre dramatique a historiquement prévalu dans cette région de forte activité rhétoricienne[30], il n'est plus celui exclusivement pratiqué des auteurs contemporains[31]. Certes, le *stiksche*, d'une durée inférieure au quart d'heure, reste fréquent, surtout s'il est une œuvre collective destinée à attribuer un rôle à chacun des membres d'un groupe restreint, mais son format s'apparente de plus en plus à celui de la saynète. Les histoires drôles, dont l'usage traditionnel est adossé à la figure tutélaire de Jean-Baptiste Van Grevelynghe dit Tisje Tasje (1765-1842), plus encore qu'à celle légendaire de Thyl l'Espiègle, présentent l'avantage de ne pas requérir une attention trop longue et de ne pas revêtir un caractère trop formel, deux critères potentiellement dissuasifs pour un auditoire ou lectorat à faible capital scolaire et culturel en moyenne. Le conte, plus explicitement assumé comme production littéraire, est d'autant moins privilégié qu'il nécessite la mobilisation d'un substrat référenciel disparu ou en passe de l'être (e.g. les êtres fabuleux tels que les *nekkers*) et qu'il s'adresse par principe à un public jeune, actuellement indisponible du point de vue de la compétence linguistique). En revanche, les poèmes sont assez nombreux, qu'ils soient rimés ou non, mais sans doute moins par héritage culturel gezellien[32] que par réflexe scolaire français. Les récits de vie, qu'ils prennent la forme de témoignages ou d'autobiographies, qu'ils soient revendiqués comme authentiques ou (partiellement) fictionnel, sont aussi très prisés, car ils rassurent les primolocuteurs sur leur

[28] Cf. Ch. Coulon, « La Félibrée du Périgord comme rite d'inversion identitaire », *Revue Française de Science Politique*, n°38, 1988, pp. 71-83.
[29] Cf. http://www.zenon3000.fr
[30] Le texte en flamand régional contemporain le plus ancien et authentique est, à notre connaissance, la pièce de Jacques Petilion (1775-1843) *Den boerenzeune van Tourcoing*. Il se distingue nettement, sur un plan linguistique, des autres productions des chambres de rhétorique, influencées, selon les époques et leurs membres, par le moyen-flamand, le néerlandais standard ou même le français et le picard. Durant l'entre-deux-guerres, l'abbé Ryckelynck a écrit plusieurs pièces dont le texte a été retouché, sur le plan orthographique notamment, par les rédacteurs des revues *Le Lion de Flandre* ou *De Torrewachter* dans lesquelles elles sont parues.
[31] Nous ne retenons pas ici les transpositions en flamand-occidental que la troupe flamande belge Flor Barby's Volkstoneel voor Frans-Vlaanderen réalise à partir de textes originels en néerlandais standard pour leur représentation annuelle de part et d'autre de la frontière franco-belge.
[32] Guido Gezelle (1830-1899), prêtre et enseignant belge, est l'auteur d'une riche œuvre poétique dans une langue ouest-flamande retravaillée avec le néerlandais qui fait toujours référence dans la littérature flamande.

capacité à produire des textes au nom de leur compétence linguistique et de leur expérience effective, et non pour leur compétence artistique ou leur expérience scolaire. Ils permettent aussi une adhésion rapide de l'auditoire ou du lectorat par identification : la qualité du texte est alors perçue à l'aune de sa pertinence factuelle et ses effets émotionnels immédiatement évaluables. Du reste, nous avons constaté une corrélation entre le genre privilégié et le type de manifestation, dans la mesure où le choix du genre semble dépendre du contexte dans lequel le texte sera représenté ou lu : les histoires drôles sont particulièrement appréciées lors des Repas flamands, tandis que les témoignages, les saynètes et initiatives poétiques sont plutôt attendus lors des soirées de rhétorique.

Le genre, comme la longueur des textes, trahit les contraintes pesant sur les auteurs en matières d'expectations linguistiques et culturelles des auditeurs et lecteurs effectifs ou potentiels. Les auteurs savent que les auditeurs s'attendent à entendre quelque chose (et les lecteurs à lire), si bien que la phrase est attendue pour être entendue, selon des schémas habituellement audibles et intelligibles pour des locuteurs de moins en moins exposés à et sollicités pour des énoncés longs ; ceux d'entre eux qui apprennent à lire le flamand s'habituent à des phrases que leurs auteurs font courtes pour limiter le risque d'abandon de lecture. La création littéraire est d'autant plus difficile qu'elle suppose une « prise de risque », un jeu de rupture, notamment avec les règles de la langue usuelle alors même que les lecteurs effectifs et potentiels en sont généralement à la recherche de la maîtrise des règles graphiques, pour les primolocuteurs, ou syntaxiques, pour les néolocuteurs. De la même façon, les auditeurs et lecteurs s'attendent à des sujets assez connus pour inférer le sens de tout ou partie du texte qui, par les choix lexicaux et syntaxiques de l'auteur, n'est pas nécessairement immédiatement intelligible.

En ce qui concerne les ressorts littéraires, on retrouve alors souvent d'un texte à l'autre des personnages stéréotypiques en quelque sorte incontournables qui incarnent, en les déclinant, les figures d'autorité familiale (père, mère) et sociale (curé, instituteur, maire) directes, les figures peccamineuses plus ou moins édulcorées (l'avare, le fainéant, le rustre colérique, la commère envieuse, le bon-vivant, le cuistre ridicule[33]), les figures de sagesse ironique (paysan plein de bon sens, le vieux ou la vieille en prise avec le monde moderne). En revanche, les personnages traditionnels de la littérature flamande/néerlandaise (Tisje Tasje, Thyl l'Espiègle, Pierlala) sont sous-représentés, comme le sont également les thèmes de la mer, de la politique, de la contrebande. Les thèmes les plus fréquents sont ceux qui s'inscrivent, par ordre d'importance, dans la documentation socioprofessionnelle et socioculturelle (travail, métiers, traditions, habitudes, habitat), dans une économie temporelle des plaisirs et peines (repas, fêtes, labeur, deuil), dans l'observation contemplative de l'environnement (nature, changement de saisons), dans la manipulation onirique des faits sociaux (rêves, contes), dans l'explicitation de la démarche revendicative (discours militant, dédicaces). Le ton des textes (objectif/sincère, absurde/ironique, désabusé/amusé, etc.) s'entend davantage à leur mise en voix (phrasé) qu'il ne se lit dans le choix du vocabulaire ou de la grammaire. Les temps ont, cependant, une réelle importance et renseignent sur le genre intentionnel du texte. Le prétérit est utilisé soit pour les récits réputés authentiques et définitivement révolus (e.g. activités que l'auteur ou le lecteur ne peut imaginer voir se reproduire aujourd'hui), soit pour les textes que l'auteur entend revendiquer comme littéraires par conformation à un certain modèle littéraire étroitement associé à l'usage du « passé simple » ; le passé composé renvoie à une action passée que l'auteur ou le lecteur pourrait, aujourd'hui encore, connaître. Le présent est généralement un présent absolu, celui des histoires drôles ou des faits établis, c'est-à-dire un mode d'expression morale. Le futur n'est pas le temps le plus usité, sauf dans les dialogues insérés dans des récits au passé, comme si

[33] La luxure n'est guère traitée, par prudence pudibonde peut-être.

la projection dans l'avenir ou la fantaisie n'étaient pas des postures d'écriture flamande acceptables.

Enfin, il convient de remarquer les effets de la francophonie généralisée, de la pression linguistique néerlandaise et de la flamandophonie défectueuse des auteurs sur le contenu linguistique de leurs productions littéraires. Autant la version orale des textes (i.e. lors de leur représentation, lecture ou déclamation) respecte systématiquement les règles de la langue régionale flamande, s'ils sont l'œuvre d'un primolocuteur, autant la version écrite d'un même texte par un même auteur peut comprendre un nombre d'erreurs de langue que, spontanément, ce même auteur ne ferait pas à l'oral. Ainsi l'ordre des mots, respecté à l'oral, est-il éventuellement dérangé à l'écrit, car certains auteurs disent leur histoire en flamand, la traduisent en français lors du passage à la rédaction du brouillon à partir duquel ils écrivent leur texte flamand, qui n'est donc pas une composition flamande mais une transposition en flamand de la traduction français d'un projet littéraire flamand. C'est, paradoxalement, leur maîtrise imparfaite du français, attestée par les flamandicismes fréquents, qui permet à ces mêmes auteurs de garder un caractère très flamand à leurs productions. Pour d'autres auteurs, c'est la connaissance basique du néerlandais, appris parallèlement au flamand, ou le recours ponctuel au néerlandais, pour répondre à un besoin lexical, qui interfèrent avec un texte originellement ou intégralement flamand. Les ressources flamandes disponibles (dictionnaires) étant rares ou peu accessibles, il semble moins coûteux, en termes de temps et d'énergie, de consulter un dictionnaire français-néerlandais que de faire appel à d'autres locuteurs pour trouver le mot manquant, surtout si le mot en question est lié à des réalités contemporaines pour lesquelles aucun néologisme flamand n'a compensé l'emprunt au mot français connu. Dans quelques cas, c'est au contraire l'utilisation inefficace ou contre-productive des ressources flamandes disponibles, lesquelles peuvent être par ailleurs lacunaires ou erronées, qui altèrent linguistiquement le texte flamand. Par conséquent, les productions littéraires en restent le plus souvent au stade de l'enregistrement sonore ou du brouillon, car les auteurs et les éditeurs préfèrent avoir une vérification de la correction linguistique de ces productions avant d'en faire la diffusion au-delà des seuls spectateurs ou organisateurs de manifestations.

Des interactions littéraires limitées

En l'absence de modèles littéraires autochtones prescriptifs, les auteurs ne peuvent actuellement s'affilier ni à des pères connus, ni à des pairs reconnus. Les rhétoriciens de langue flamande, espèce mortellement atteinte après la Révolution française et définitivement éteinte au 19ème siècle[34], n'ont pas vraiment laissé d'héritage écrit, et moins encore d'héritage dans la langue vernaculaire réelle. Guido Gezelle, à l'inverse, est trop présent dans la mémoire des amateurs éclairés pour ne pas obombrer de son prestige les initiatives poétiques déloyalement comparées aux poèmes dont il est de bon ton de convenir qu'ils sont l'œuvre d'un génie. Quant aux contemporains, s'ils devaient se piquer d'écrire, c'est dans la langue servie par des classiques, enseignés à l'école, et par des écrivains, célébrés dans les médias, qu'ils seraient tentés de le faire. Il leur manque toutefois des auteurs autochtones à imiter, et de qui se démarquer, comme il leur manque des instances pour être consacrés et encouragés, au-delà des félicitations discrètes et éphémères du public présent aux manifestations pour lesquelles les auteurs produisent.

Nonobstant, certains auteurs sont amenés à occuper un champ littéraire flamand laissé libre, s'essayant à divers objets et techniques de culture, à cause de leur lien avec les associations de protection et promotion de la langue régionale flamande. Il semble se dessiner actuellement

[34] Il faudrait faire une exception pour la Chambre de Rhétorique d'Eecke, maintenue jusqu'à la 2ème Guerre Mondiale et (ré)animée par l'abbé Plancke, dans le sillage du régionalisme progressivement emmaillé par l'abbé Gantois.

trois profils d'auteurs effectifs : les rédacteurs, les narrateurs et les élèves. Les premiers, généralement des responsables associatifs, produisent des textes presque par réflexe administratif. Ils sont soit les traducteurs de textes originellement en français (e.g. Jean-Louis Marteel), soit les transcripteurs de productions orales propres ou d'anonymes (e.g. Jeanne Labaere), soit les rapporteurs d'événements (e.g. Michel Gars). C'est, pour eux, la performance linguistique qui prévaut contre la performance littéraire. Les narrateurs, quant à eux, composent parce qu'ils aiment « raconter des histoires ». On peut ainsi trouver des conteurs confirmés, rompus à l'art de captiver une audience (e.g. Marcel Marchyllie), et des conteurs improvisés, pris au jeu des sollicitations pour compétence linguistique et fibre artistique (e.g. Georges Devulder) ou, plus pragmatiquement, les témoins sensibles (e.g. André Demol). On peut également signaler quelques aspirants écrivains romanciers (e.g. Rémi Loock) ou nouvellistes (e.g. Christian Wemke) et les paroliers semi-professionnels, artistes individuels (e.g. Edmonde Vanhille) ou groupes (e.g. De Katjebei). Enfin, les élèves des cours de flamand prennent la plume également, car cet acte d'écriture fait partie de leur apprentissage sous la houlette d'enseignants impliqués dans les entreprises culturelles flamandes et il contribue à leur socialisation en milieu flamandophone à l'occasion des manifestations où leurs productions sont présentées. Les élèves peuvent être des primolocuteurs de compétence plus ou moins grande et de pratique plus ou moins régulière (e.g. les époux Ringot) ou des néolocuteurs. Pour ceux-ci, la production est un exercice de composition destiné à prouver leur apprentissage (évaluation formative), quand, pour ceux-là, la production est une attestation ou reconnaissance de leur compétence linguistique (évaluation diagnostique ou sommative).

Aux côtés des auteurs effectifs, réguliers ou exceptionnels, pourraient se trouver d'autres auteurs satisfaisant aux conditions requises pour faire acte de littérature dans le contexte actuel de la langue régionale flamande et des canaux de diffusion culturelle. L'auteur doit consentir à se produire pour authentifier ce qu'il produit, vainquant une inhibition possible liée à sa maîtrise imparfaite des normes linguistiques, alors que ces normes sont peu à peu décrites en leur intégralité, leur complexité et leur variabilité par la commission académique de l'Institut de la Langue Régionale Flamande. Cette fédération d'associations et les associations qui y adhèrent offrent désormais, conjointement ou séparément, un encadrement et un soutien suffisamment importants, sur les plans logistique, financier, publicitaire, pour permettre proprement une maïeutique littéraire. De plus, le manque flagrant de lectures flamandes ne s'entend pas seulement comme un manque de modèles et contre-modèles, mais aussi comme un manque d'étalons pour comparer et hiérarchiser selon des critères esthétiques des productions nouvelles perçues d'abord comme des productions éditoriales avant d'être des productions littéraires.

Reste, cependant, le délicat problème du lectorat. Les efforts engagés dans l'apprentissage de la langue et dans la production littéraire risque d'être vains s'ils ne se trouvent de lecteurs pour éprouver l'utilité sociale de cette littérature émergente. Deux sortes de phénomènes affectant le lectorat jouent en défaveur de la production littéraire. D'une part, l'incertitude sur la compétence linguistique peut être dissuasive. L'illettrisme en flamand est prépondérant chez les primolocuteurs qui, s'ils savaient lire le flamand, gonfleraient mécaniquement la demande potentielle. Chez les néolocuteurs, qui peuvent lire le flamand, la maîtrise insuffisante de la langue fait obstacle aux progrès possibles de la production littéraire. C'est pourtant cette cible-là que les auteurs effectifs et potentiels devront atteindre, puisque les primolocuteurs sont moins enclins à lire qu'ils sont plus âgés. Or les néolocuteurs ne reçoivent pas d'enseignement intensif, ni didactiquement avancé (le CECRL est ignoré des enseignants bénévoles, qui pour la plupart ne sont même pas enseignants en langue de formation). A cela s'ajoute la fréquente spécialisation sectorielle chez un grand nombre primolocuteurs qui ne peuvent suivre de conversation ou lire de documents traitant de sujets qui ne leur sont pas familiers. Ce qui est rédhibitoire n'est pas tant l'ignorance lexicale dans un domaine spécifique

que l'indifférence topique dans ce domaine que, psycholinguistiquement et sociolinguistiquement, ils ne peuvent rattacher à leur flamandophonie.

D'autre part, en effet, certaines pratiques culturelles sont défavorables à la production littéraire en flamand. Tout d'abord, nous avons pu constater empiriquement une maîtrise inégale de la lecture (en français et, à plus forte raison, en flamand) chez les primolocuteurs les plus linguistiquement compétents (en flamand). Le corolaire de ce constat est le moindre intérêt pour la lecture chez ces mêmes primolocuteurs les plus linguistiquement compétents. Quant aux primolocuteurs de capital scolaire et culturel supérieur à la moyenne, ils ont, quelle que soit leur compétence linguistique en flamand, une préférence pour les produits de la culture dominante française perçue comme seule légitime et valorisante socialement. Quand connaître la langue du *vulgus* n'est pas déjà suffisamment infamant, la lire paraîtrait honorer la *vulgarité*. Ensuite, l'information sur les canaux de diffusion littéraire flamande reste plutôt lacunaire, si bien que l'accès aux productions littéraires n'est pas aussi évident que pourrait le laisser supposer le dynamisme des entrepreneurs culturels. La mobilisation restreinte aux manifestations donnant lieu à une production littéraire ne semble pas pouvoir suffire à développer une littérature, même orale, à un niveau réellement satisfaisant.

A l'issue de cet état des lieux sur la littérature contemporaine en langue régionale flamande, nous pouvons nuancer le constat préliminaire d'une médiocrité numérique et formelle des objets littéraires flamands en France. Nous avons dû prendre en compte, au-delà des seules œuvres publiées (livres reliés et opuscules reprographiés, textes parus dans la presse locale ou les revues associatives, passages dans des ouvrages ou manuels), les traces écrites de productions littéraires orales (brouillons, notes, retranscriptions) et, même, plus largement, ces productions orales en contexte culturel spécifique. Pour comprendre la relative faiblesse quantitative et qualitative de la littérature contemporaine en langue flamande, nous avons examiné les conditions d'une telle production en langue régionale flamande en portant notre attention à la fois sur l'offre de lecture (formulée par les acteurs, les éditeurs et les promoteurs) et sur la demande de lecture (exprimée par les lecteurs effectifs ou potentiels). Nous avons ainsi pu remarquer, chez le lectorat flamand de France, une compétence limitée face à l'écrit flamand, des pratiques culturelles souvent défavorables à la lecture en flamand, un accès difficile aux supports littéraires. Nous avons relevé les problèmes auxquels sont confrontés les auteurs avérés ou possibles à cause d'une inégale compétence linguistique, d'une incertitude sur leurs pratiques créatives et d'une absence de maîtrise de la diffusion des œuvres. Nous avons surtout mis en évidence l'origine du nouvel ajustement entre l'offre et la demande de lecture avec la récente mobilisation associative dont l'objectif reste principalement, d'une part, la sauvegarde de la langue via son enseignement et, d'autre part, son illustration par les manifestations culturelles. En ce sens, la production littéraire flamande est résiduelle, en marge des transcriptions marginales de pratiques linguistiques marginalisées, au point de correspondre ironiquement, pour chaque locuteur historiquement privé de culture écrite et habituellement sévère envers les rhéteurs, à un proverbe flamand bien connu : « *hen klapt lyk een boek, maer hen hèt de letters te kort* » (« il parle comme un livre, mais il lui manque les lettres »).